

JOURNAL DE MADAME



RÉDACTION
Rue de la Barre, 12
LYON



POLITIQUE ET HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS

Six mois..... 5 fr.
Un an..... 9 fr.

ADMINISTRATION

Rue de la Barre, 12
LYON

LE PRÉSIDENT A LYON

Sur cette page devait se trouver un **DESSIN** dont le droit de publication nous a été **REFUSÉ** par l'Administration

Là figurait un léger croquis du célèbre tableau d'Yvon, la PRISE DE MALAKOFF.

Ici se trouvait le portrait du Maréchal-Président de la République. Ce n'était ni une caricature ni une charge mais un portrait. Il n'y a aucune loi ni aucun décret qui interdise la publication d'un portrait si ce n'est peut-être celui des criminels; mais en tous cas nous ne croyons pas que la figure du chef de l'État puisse être frappée d'un tel ostracisme ni que

la belle et noble tête du maréchal de Mac-Mahon puisse être considérée comme un emblème séditieux, un outrage aux bonnes mœurs, un danger pour l'ordre public. Il est vrai que nous avons représenté le duc de Magenta avec ses épaulettes, ses décorations, son uniforme et tous ses insignes militaires, nous ne lui connaissons pas d'autre costume officiel et nous nous croyions autorisé à représenter le Président de la République dans la tenue de maréchal de France sans encourir aucune mesure répressive. A toutes ces questions l'administration préfectorale ne répondra pas; le décret impérial qui exige le *visa*, lui met l'arbitraire en mains, elle en use, nous lui ferons observer qu'elle en assume par conséquent toute la responsabilité et qu'elle nous cause un préjudice réel dont nous pourrions, dans des temps plus favorables, lui demander compte. En attendant, nous en appelons à l'opinion publique de cette mesure injustifiable. Quant au Maréchal sa personne n'est nullement en cause dans cette affaire: nous sommes convaincus qu'il lui était parfaitement indifférent d'être représenté en face de notre marionnette populaire, et que l'administration lui a prêté gratuitement des susceptibilités étroites qui sont bien loin de son noble caractère.

De ce côté on voyait le bras de Guignol qui s'élevait avec un mouvement admiratif et affectueux.

Ce même mouvement semblait montrer la belle composition d'Yvon et justifiait en même temps l'exclamation et l'apostrophe louangeuse de Guignol. en or et pis de décollation de croix d'honneur plein l'estime et que lui, nom de nom, y les a pas gagnées au feu d'artifice comme les grattapapier des Parfettures. Enfin, suffit, je me pense ben que quand note République sera grande, elle netoyera tout ça. Seulement ça serait ben temps qu'elle marche sans lisières. Z'enfants, l'endroit ousque je griffarde c'est là ousque gn'avait mon potrait de ressemblance que je voulais faire mimi à la pinnette au Parsident et que les pille miches de la Perfetture y z'ont pas voulu, les jaloux!

Cristi! les gones, c'est-y bête ça; velà que le Parfait m'a sifflé mon image: y veut pas le mami que je vous fasse voir la frimousse du Parsident sus mon papelard. C'est de jalousie, ça suffit qu'y n'a fait mettre la sienne de margoulette en imprimaison dans un jornal, y veut pas qu'en oye d'autres et manquement celle là du Parsident qu'esse ben plus beaugarçon, qu'a de moustaches, faut voir, et pis de z'épaulettes en or et pis de décollation de croix d'honneur plein l'estime et que lui, nom de nom, y les a pas gagnées au feu d'artifice comme les grattapapier des Parfettures. Enfin, suffit, je me pense ben que quand note République sera grande, elle netoyera tout ça. Seulement ça serait ben temps qu'elle marche sans lisières. Z'enfants, l'endroit ousque je griffarde c'est là ousque gn'avait mon potrait de ressemblance que je voulais faire mimi à la pinnette au Parsident et que les pille miches de la Perfetture y z'ont pas voulu, les jaloux!

De cet autre côté était le bras gauche de notre marionnette également étendu pour embrasser le Maréchal qui ne paraissait nullement offensé ni surpris de cette marque de familiarité simple et d'affection naïve.

Vrai, vous n'êtes tout de même un gone qu'avez bigrement de mogne, à ce que je vois; arrivez donc un peu que je vous fasse peter la miaille... avè vote permission manquement

AVIS

A partir de cette semaine, le Journal de Madelon sera régulièrement mis en vente le jeudi matin, à six heures.

Les bureaux de vente en gros sont transférés rue Stella, 5, près de la place de Lyon.

LE VOYAGE DU PRÉSIDENT

A LYON

Ah ! c'te fois, faut pas bagasser, les frangins, s'agit pas de gognandises : du mement que nous ons l'honneur respectable de recevoir le chef-président de note République, faut tenir note sérieux et pas nous godiveler, ni même nous chatouyer pour nous faire rire que ça ferait acroire que nous n'ons pas d'inducance. De çarimonies de c'te trempé c'est pas de blague ; fesez attention, les gones, que nous en sons pour trente mille francs ! voui bien, trente mille francs ! adonque gn'a pas de quoi rire et nous faut nous payer de sérieux pour note argent. Je sais ben que nous ons manqué d'en avoir plusse davantage et que, si on avait écouté mosieu Riche, le successeur de mosieu Desjardins qu'avait le tant du cent sus la bâtisse de la Maison-de-Ville, si on l'avait écouté, on nous en fichait pour sepetante-cinq mille ; mais nos mulascepeaux, que sont pas borniclasses, et que prennent pas les louis pour des pains à cacher, se sont imaginés que ça nous ferait tant de sérieux que nous risquerions manquement d'en pleurer, pourquoi y n'en ont rogné plus de la moi-quié. Consequemment, c'est bien entendu, c'est pour trente mille francs que nous pouvons nous payer de tousiasme, de sérieux et de politesse ceville et mèlitaire. Pas un yard de plus, les mamis, autrement nous sons de cetoyens de papier maché et de réassionnaires. Nos demandataires n'ont monté note méquier et mis note pièce en marche, tramons à l'insemblable, autrement nous bousillerons l'ovrage.

Gn'a tout de même quéque chose que me tarabuste un peu, c'est que gn'a pas de mâts de cocagne ; c'est si canant de décrocher un saucisson ! Pis encore quand je me pense que mêmelement le 4 septembre n'esse passé sans seulement une noce en Bellecour. Je me imaginai qu'on y avait renvoyé au voyage du Parsident ; ah ! vouait, pas plus de noce que sus la main. Mais nom de nom, c'est dégouttant que la fête de la République passe sans qu'on la lui souhaite et qu'on lui donne tant seulement un bouquet ; et pis comment qu'elle pourra vivre si gn'a rien à baffrer ? En quarante vuit, c'est les banquets qu'ont fiché Phelippe à bas, et, tant qu'on a chiqué, la République a tenu, mais dès que gn'a plus aeu de frigousse et que les réassionnaires ont defendu les chicaisons patriotiques sus les places, nous ons t'éte cuits. Tout ça, voyez-vous, c'est encore la réassion que tâche de se rebiffer et que gigaude. Pis aussi le feu d'artifice que nous a été sifflé, c'est manquement les amis des Bonnatrape qu'ont fait le coup et embobiné nos mulacipaux. C'est pas étonnant, y paraît que la Perfetture n'en esse plein de ces gones mouvants de l'empire, et comme la Perfetture niche à la Maison de ville avé le conseil mulicipable, ça fait qu'y n'ont fiché de miel aux z'œils de nos demandataires et n'en ont pro-

fité pour escamoter le feu d'artifice ; alors quand les paysans de campagne que viennent pour arreluquer la fête verront le soir qu'y ne voyent rien, y diront : — Vou était ben la peina de nous déringer por veira quella fête ; y n'ont j'a fait partir de fusées ; vou était ben plus drôle dou tims de l'empire. — Et alors y recommenceront de voter contre la République. Moi, je vois rien qu'un remède à ça, c'est que à ceux-là que nous les entendrons bajaffier comme ça, faut leur z'y ficher un emplâtre à travers la figure ; ça leur z'y fera voir trente-six mille chandelles et y croiront que c'est les irruminations.

N'empêche que c'est tout de même une fête che-nuse et pis que si nos conseyers n'ont mouché les lampions trop court, moi je me sis rattrappé sus la musique ; j'ai manigancé une chanson en verses de poésie que se chante sur l'air : *J'ai du bon tabac dans ma tabaquièrè...* Ecoutez voire un peu comme ça dit :

Mossieu Mach' Marron, qu' nous sons donc bien aise,
Mossieu Mach' Marron d' vous voir à Lyon.
Tous les gones de Perrach' jusqu'à Vaise
Vous font leurs félicitations.
Mossieu Mach' Marron qu' nous sons donc bien aise,
Mossieu Mach' Marron d'vous voir à Lyon !

Disez voire un peu ça qui vous amène
Pour pas nous causer de z'émutions,
Car ça nous ferait ben trop de peine
Si c'était pour de corrections.
Disez voire un peu ça qui vous amène
Pour pas nous causer de z'émutions.

Si nos conseyers n'ont fait la bêtise
De rogné un peu d'irruminations,
C'est pas rien pour vous faire une sottise,
Et ça d'minu' pas nos impositions.
Si nos conseyers n'ont fait la bêtise
De rogné un peu d'irruminations.

Gn'en a comme ça à tire la rigole, mais faut boire entremis et pis allez pas rien vous cogner dans la margoulette que je m'en vas vous lâcher ma chanson de deux sous dans mon journal que gn'a déjà une grande image de deux sous ; au prix qu'est le beurre maintenant, j'y serai ben du mien !

Mais c'est pas le tout : j'ai mis en écriture une autre chanson, mais celle-là elle se chante pas ; c'est de z'histoires par magnère de complimentation du Président et, comme, de fois que gn'a, vous risquez de pas bien l'entendre quand je la lui débobineraï, je m'en vas vous la coucher toute enquière en imprimaison. Maginez-vous que je me requinque en beau devant de ce Mssieu et que je ly décanille mon racontage :

Mssieu Sire !

Fesez pas tention si je vous tire pas mon chapeau, je sais ben faire, mais on a dit comme ça que pour recevoir dinement le chef de la République, c'était pas comme pour les tyrans de pots-en-tas et autres monarcles, fallait pas tant de politesse ; velà par à cause que je vous tire pas mon chapeau. Là-dessus, écoutez voire, je commence mon japillement pour de bon.

C'est z'avé une satisfassion tramée de joie et brochée de jubillance que les gones de Lyon et moi, que j'en sis le nhorable arreprésentant, nous nous benouillons dans la piscine du bonheur de voir que vous nous faites qui-là de venir nous faire visite.

On voit ben tout de même que vous n'avez bigrement d'estoc, vu que Lyon c'est z'un endroit à voir et ousqu'on reluque de z'affaires comme on n'en voit pas ayeurs. Sans compter la fabrique,

gn'a le reloge de Saint-Jean, le clocher de Fourvière, l'homme de la Roche, le cheval de Bronze, la Ficelle et le Cocodrille du grand dôme de l'Hôtel-Dieu, que sont de monuments conséquents et qu'on chercherait ben de partout sans en décapiller à l'insemblable. Gn'avait aussi la Tour Pitrat, mais elle a t'éte démolite ; en place, gn'a la rue Grôlée qu'esse connue de toutes les Uropes ; je vous le ferai voir en dedans, avé tout le reste, si vous voulez ; elle est pas si méchante qu'on dit, seulement y n'y sent pas toujours la rose dans les colidors ni dans les allées, mais c'est pas ça qu'y peut faire caponner un fameux sordat mèlitaire comme vous. Et pis ayez pas peur, nous n'irons t'ensemble et vous reluquerez toutes les boutiques à votre aise.

Gn'a ben de z'artignols que disent comme ça que nous nous connaissons pas et que vous fichez pas mal de moi, ça c'est de caromnies, et pisque vous n'êtes le patron chef des Français, vous connaissez ben manquement Guignol, la plus fameuse marionnette française ; et moi-même je sis pas tant borgnasse et melachon de pas vous connaître, vous qu'êtes le plus fameux chef mèlitaire des généraux français, et que vous vous n'êtes depis mais de quarante-six ans chapotté à coups de sabre avé les ennemis de France comme moi à coups de trique japillatoire.

Je connais ben aussi vote famille tout comme la mienne. Moi, comme m'y a dit mon parrain le papa Mourguet, je sis le petit-fils de Cadet-Roussel, encore un fameux qu'était de la famille des Pierrots, de mamis chenus qu'étaient Itayens et aussi vieux que les anciens Romains d'autrefois ; et vous, je sais ben que vos grands t'ayeux n'avaient de châteaux dans un pays qu'on appelle les Cosses, pace qu'on y recorte de z'haricots manquement. Adonque, vos grands n'étaient de particuyers bigrement mogneux, tout comme vous, qu'avaient de grands sabres, de plumets à leurs bonnets, mais pas de culottes, ce que montre qu'y n'avaient pas froid... aux yeux, nom d'un rat.

Hein, disez voire si c'est pas ça ? Dans ce temps-là les Cosses n'étaient grand liés avé les Français.

A prepos, vous que connaissez à fond toutes les rebriques de la politicance, vu que c'est vous que n'en magnez le battant, disez-moi donc pourquoi que les Français que n'avaient tant de z'amis du temps d'autrefois, y n'en ont plus à present ? Enfin suffit... Et ben quand les Cosses n'ont plus fait de collagne avé les Français, vos grands pepas se sont envenus en France et n'ont commencé à porter culottes, et, naturablement, y n'ont continué à n'avoir pas froid aux yeux ; c'était encore plus pire et y n'ont été chefs généraux de père en fils. Vous, ça vous tenait si tellement, que vous vous n'êtes embandé en 1830 pour aller en Alger, et vous n'avez t'éte des premiers qu'ont tapé sur le cuir aux Arabes, de particuyers bigrement durs cependant. Adonque vous n'avez aeu votre bonne part des coups de trique avé quoi on a ramié à la France Alger, et pis de l'Afrique assez.

Après ça vous vous n'êtes pris à tire-cheveux avé les Russes, et vous leur z'y avez rafflé Mallet-coffres, et alors y se sont trouvés si panosses et si rafalés, qu'y n'ont cané et se sont abouzés comme de pattes à relaver.

Ensuite ça t'éte le tour aux Autrechians, et vous n'êtes arrivé juste comme l'horloge de l'Hôtel-de-Ville à Mange-en-tas, pour empêcher qu'y nous avalent comme de griottes. Ça, c'est z'un fameux tour, et ben, blague dans le coin, n'empêche que c'te fois, souffre vote respèque, vous vous n'êtes

cogné le doigt dans le z'yeux à feurce d'avoir d'aime. Ben vrai, si vous n'aviez laissé les Autrechis agrafer Napolion troisse, c'est pas les Prussiens que l'auront pincé, ça aurait été plus tôt fait et ça nous aurait pas tant coûté d'argent et de pauvres mamis que se sont fait crever la bazane à cause de ça, vu que tout le monde savent bien que les Autrechis sont pas si mauvais que les Prussiens. Justement après c'te affaire le trancanoir de la France s'est mis à virer à rebours du bon côté, et ça n'a commencé de fenir par le sacargement de Fraichevillé, ous qu'y fesait si chaud, qu'on y a appelé la bataille des Réchauffés, et ousque vous n'êtes fait tant de mauvais sanque de voir écrabouiller nos culassiers. Ah! bonnes gens, rien que d'y penser ça m'en gasse les boyes. Pis, c'est pas le tout, ça t'été à vote tour quand Napolion n'esse tombé sus Ses-dents, vous n'avez agraffé une fameuse taloche d'un coup de canon. Cristi! ça a dû vous faire bigrement mal. Moi, quand j'étais en fréquentation de la Madelon, gn'a le pepa Gnafron qui, un soir, m'a souhaité le bon jour d'un grand coup de pied quéque part, que je sis resté une semaine sans m'assire, et tout de même y n'avait que de gros souyers en cuir, qué donc que ça doit être quand on agraffe un coup de pied d'un canon tout en fer!

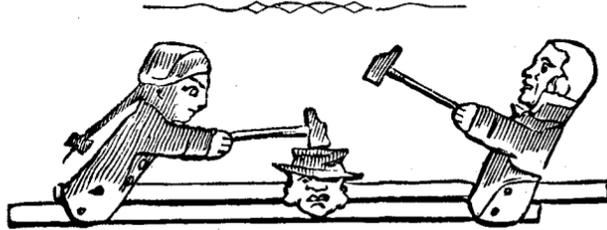
Enfin vous voyez ben que je vous connais à fond et c'est pas de boimeries quand je vous dis que je sis en plein bien aise de satisfassion, que c'est vous le papa nourricier de note Republique, une petite que nous donne bigrement de mal à élever. Ben vrai qu'elle n'a teté de mauvais lait et que sa nourrice était une vieille maline que ronchon-nait toujours et pensait bien plusse à jabotter avé les voisines et à faire ses arias au lieu de la so-gner. Enfin la vela-sevrée et je sis ben tranquille, vu que vous ly ferez bien manger de bonne soupe mitonnée et de farine jaune que ly remonteront l'estôme et la feront grandir qu'elle n'en a bigrement de besoin, elle est maigre comme un paquet de picarlats et semble toujours qu'elle va prendre de fièvres scarlatines ou ben gober les pâles couleurs et pis manquement faire Phelippe que serait sa fin finale.

En attendant dans l'espouar que vous la gare-

rez de tous ces boccons, je n'ai bien l'honneur infestueux de vous tirer ma gênuffession incivile et melitaire et d'être,

de votre majesté republicaine et présidentielle,
le respectable et fidèle sujet,
Jean-Baptiste GUIGNOL.

Poste-écriteau, en cachette. — Si c'était un effet de vote bonté de me repasser la décolation de la Croix d'honneur, ça me ferait bigrement plaisir, je l'ai ben gagnée, nom d'un rat, autant que tous ces négociants et ces épiciers qui l'ont graffée la médaille rien que parce qu'y n'en avioint de pleins sacs d'autres tout en or avé de papiers en images bleues. Ça z'y est, te pas? envoyez, j'appare.



COUPS DE BATILLON

Le 4 Septembre à Lyon.

Bien certainement, c'est un rêve fallacieux qui a inspiré mardi la presse démocratique lyonnaise.

En effet, si l'on en croit ces journaux, le 4 septembre aurait été fêté à Lyon par des banquets fraternels dont l'idée seule est de nature à faire frémir les conservateurs qui, pourtant, on le sait, ne frémisent pas pour si peu.

On dit qu'en pleine république conservatrice, les radicaux lyonnais se sont réunis dans différents restaurants de la ville; ils se sont assis à table comme des personnes ordinaires, et ils ont mangé et bu plusieurs heures durant, absolument comme si M. Dufaure n'était pas président du conseil des ministres.

Oui, les radicaux ont mangé, et voilà pourquoi les conservateurs ont raison de frémir, car si, dans les circonstances les plus insignifiantes, rien n'est terrible comme un démocrate, à plus forte raison doit-il être terrifiant quand vient pour lui le moment de prendre sa pâture



Nous ne reproduisons, d'ailleurs, cette étonnante nouvelle que sous bénéfice d'inventaire.

Que six ans seulement après la chute de l'empire on puisse célébrer l'anniversaire de la proclamation de la République sans éprouver plus de difficulté que si l'on fêtait le 15 août, c'est chose tellement extraordinaire, que vraiment « il faut le voir pour le croire, » et nous ne l'avons pas vu!

Il est d'ailleurs impossible que l'administration ait toléré un pareil scandale; il est tout à fait improbable que l'autorité ait bénévolement laissé les pires ennemis de l'ordre établi se réunir pour dîner ensemble et..., je sens un frisson dans le dos, manger quoi? Hein! qu'ont-ils pu manger? Bien sûr qu'on s'apercevra un de ces jours de la disparition dans les quartiers où ils ont passé, de quelque membre du grand parti conservateur dont les chairs bien rôties ont dû servir à leur abominable festin.



Non, nous ne le croirons jamais.

L'année dernière encore, l'audacieuse ménagère qui, au 4 septembre, avait l'imprudence de secouer un tapis rouge par la fenêtre, était abandonnée à toutes les rigueurs des lois, et l'on aurait laissé, cette année, les hommes qui rêvent la ruine de la société et des bouillons à *Lyon-Journal* appuyer leur ventre révolutionnaire contre une table chargée de mets archevêchiques.

Car, enfin, manger, pour des radicaux, est la manifestation politique la plus directement anti-conservatrice et anti-sociale.

En effet, quelle est la condition essentielle pour qu'un homme puisse faire de la politique? C'est qu'il vive. Or, pour vivre, il faut faire ses deux repas par jour et M. Buffet lui-même ne serait pas conservé à notre affection si, pendant le temps qu'il ne touchait pas d'émoluments, il n'avait trouvé le moyen de s'abandonner aux réconfortantes douceurs d'une mastication bi-quotidienne.

D'où il résulte qu'en laissant manger les radicaux dans les banquets du 4 septembre, l'administration a favorisé le développement du radicalisme. C'est là une lourde responsabilité qu'elle a assumé sur sa tête et elle devra en répondre un jour devant les abonnés du *Salut public* et de la *Décentralisation*.



En résumé, la situation est critique et nous engageons les conservateurs à serrer sinon leurs rangs, du moins leur argent.

Quand les radicaux mangent, la religion, la fa-

LA

CHASSE AUX ABUS

I

LE VIN DES VIEILLARDS DE LA CHARITÉ

Les abus, on les rencontre partout; à chaque pas on se heurte contre un obstacle jeté par l'arbitraire sur notre chemin, on vit constamment au milieu des mille vexations qu'inspirent le caprice, l'ambition ou la cupidité. Les lois sont impuissantes à les réprimer, si même elles ne servent pas, le plus souvent, entre les mains des audacieux et des puissants de prétexte et d'auxiliaire.

Il y a donc une véritable croisade à entreprendre contre ces ennemis innombrables, aux faces multiples, changeantes et échappant toujours à vos poursuites incessantes. C'est à Guignol, à la courageuse et infatigable marionnette populaire qu'il appartient d'entreprendre cette guerre d'intérêt public. Tout le monde y est, en effet, intéressé et nous espérons être soutenus par tout le monde dans cette tâche difficile et délicate.

Personne n'est à l'abri des abus, mais ce sont surtout les petits, les malheureux et les faibles qui en sont les victimes sans pouvoir y échapper, parce que c'est le sort des malheureux, des petits et des faibles de ne trouver ni protection ni défense. Pour commencer par un exemple, nous avons un asile où sont reçus les invalides du travail; là s'achève l'existence d'une foule de malheureux qui n'ont connu que la misère, c'est pour eux la dernière étape d'une vie dont toutes les phases n'ont été marquées que par le travail et la peine. Beaucoup d'entre eux sont les misérables victimes de la fortune contraire ou d'habiles et heureux gredins, mais tous ont

subi les lois communes qui condamnent d'avance le travailleur, le soldat, aux maladies, à la pauvreté quand il échappe à la mort prématurée dont le menacent les fatigues et les souffrances auxquelles il est condamné d'avance. Il n'est pas de condition plus digne d'exciter l'intérêt et néanmoins qui donc s'en occupe en dehors des gens obligés par état à s'en occuper? Personne. Il est admis que du moment où ils sont sous la surveillance d'un service administratif, tout doit aller le mieux du monde. De même que le château du baron de Tondcudestrouck était le plus beau château parce qu'il avait des portes et des fenêtres, de même c'est un axiôme que les services administratifs sont les plus parfaits du monde, puisqu'ils ont des employés et des chefs de bureau.

Ce n'est pas tout à fait cela, et là comme partout plus qu'ailleurs, il se glisse des abus qui deviennent lois et que l'on finit par subir avec une sorte de crainte respectueuse, malgré les dérangements et le préjudice qu'ils nous causent. Bien des fois ces abus ont pour origine la cause la plus futile, la plus bizarre, et cette origine même suffirait pour en condamner la persistance. Mais on n'y songe pas, et l'abus se maintient triomphant. L'objet de cet article nous en fournit une preuve curieuse. On sait que dans le modeste régime des vieillards de la Charité il entre une bien faible portion de vin, qui est assurément peu suffisante; eh bien ce n'est pas tout, et l'on a trouvé le moyen de diminuer leur ration par l'addition d'un cinquième d'eau! Il est facile de juger si une pareille boisson, bonne pour des collégiens, est convenable pour des vieillards affaiblis, pour des hommes habitués à boire du vin pur et qui, arrivés à la caducité, en ont plus besoin que jamais; aussi il en résulte un autre désagrément, c'est que ces malheureux tâchent de se rattraper les jours de sortie de leurs privations quotidiennes; par suite, il arrive souvent que le contraste trop sensible entre le régime de chaque jour et ces extras accidentels, facilitent l'ivresse; on les voit rentrer plus émus qu'il ne convient, et la conséquence de ces accidents est la privation de sorties, le seul et dernier plaisir qui reste à ces malheureux. Ajoutez à cela

que, pour obtenir de tels résultats, il faut occuper un emploi spécial dont l'intelligence et les bras font souvent défaut à des services bien plus importants.

Mais quelle nécessité a pu faire naître un usage aussi pernicieux? Aucune, et voici comment les choses se sont passées. Il y a une trentaine d'années, le vin était d'un prix excessif, et le budget des hospices se trouvant momentanément obéré, on eut l'idée d'atténuer ce mal passager par cette addition d'eau. Cependant le vin retomba à un prix normal, les finances hospitalières retrouvaient leur prospérité traditionnelle, mais le cinquième était un fait accompli; soit négligence, soit oubli, il se maintint, il s'est maintenu, et aujourd'hui on ne connaît même plus l'origine d'un mal qui jouit des bénéfices d'une existence immémoriale.

Il n'est pas besoin d'insister sur la nécessité, sur l'urgence de faire disparaître un tel abus et d'en revenir, comme autrefois, à un régime plus conforme à l'hygiène, à une sage économie et au sens commun. Mais il faut des prétextes graves pour faire supprimer un abus, fût-il le plus criant du monde. Il est douteux que ce fait parvienne jusqu'aux oreilles du maréchal-président de la République, mais sa présence à Lyon fournit une occasion des plus favorables à l'Administration hospitalière pour faire, en faveur de nos vieillards, une libéralité, qui ne serait, en somme, qu'un acte de justice.

PIQUE-EMPÊCHE.



milie et la propriété sont bien compromises, chacun sait ça, et l'on ne s'expliquera jamais l'insouciance de la police qui, lundi, a laissé manger les radicaux.

Il faut vraiment que nos agents de toutes catégories soient bien occupés par le soin de défendre les intérêts de M. Senterre pour avoir laissé passer un pareil fait et permis à des démocrates de donner un libre cours à leurs terribles appétits.

A moins pourtant qu'on ne finisse par reconnaître à tout citoyen le droit de dîner avec des amis !!!

TAPE-CUIR.



Ce diable de théâtre des Célestins est un véritable nid à surprises. Voilà qu'aujourd'hui, après une enquête sérieuse, on assure qu'il pourra être ouvert dès le commencement de l'année prochaine.

Le théâtre des Célestins ouvert! Vrai, c'est une chose que nous demandons à voir, ce sera curieux.



Parmi les raisons principales du retard apporté à l'achèvement de cet édifice, le rapport de la commission consultative nous signale la maladie d'un des entrepreneurs qui a été obligé d'abandonner pendant quinze mois la direction de ses affaires, et, par conséquent, n'a pu, pendant ce temps, faire face aux commandes de l'architecte.

Et cet excellent architecte a attendu quinze mois. Ce rare exemple de patience donné au détriment de l'argent des contribuables dénote chez son auteur une bonté d'âme inépuisable, et il faut lui en savoir gré. Les grands cœurs se font rares de jour en jour.

Mais, ô architecte introuvable, trésor d'indulgence, de patience et de tranquillité, si votre cordonnier faisait une maladie de quinze mois au moment où vous attendez de lui la livraison d'une paire de bottines indispensables, jugeriez-vous à propos de montrer les mêmes qualités du cœur.



Il y avait pas mal de temps que les *Mouches* n'avaient noyé personne, et pour tout homme qui connaît les habitudes de l'administration de ces bateaux à vapeur, qui ont débuté dans notre ville en jetant à la Saône une soixantaine de voyageurs, sur lesquels trente n'ont jamais revu la lumière du jour, cette situation anormale ne pouvait se prolonger plus longtemps.

Or, on connaît le fait qui s'est produit mardi soir. Une jeune fille tombe de la *Mouche* dans la rivière, près du pont Nemours.

Les employés du bateau étaient sur le pont; il y avait aussi, suspendues à l'avant, des bouées de sauvetage et autres engins, qui, pourtant, ne sont pas peints sur les panneaux de la *Mouche* et semblent naturellement placés là pour servir en cas d'accident.

Vous croyez qu'on en a fait usage; vous croyez que les employés du bateau se sont dérangés, que la moitié d'entre eux s'est jetée à l'eau?

Allons donc! pour si peu!... une femme qui se noie!

Le bateau délesté a continué sa marche plus rapidement que jamais, et le capitaine n'a pas même paru s'apercevoir qu'un accident venait d'arriver à son bord.

En plein Océan, quand un homme tombe à la mer, le vaisseau stoppe immédiatement et des chaloupes sont aussitôt détachées, mais sur la Saône, c'est une autre affaire.

D'ailleurs, les bateaux *Mouches* n'ayant qu'un

temps déterminé pour faire leur trajet, ne peuvent pas perdre une minute en route, sous quel prétexte que ce soit, et, en outre, il est défendu au capitaine de prendre des voyageurs ailleurs qu'aux embarcadères.

La consigne prime la question d'humanité. Et puis, si pour deux sous qu'elle reçoit par personne, l'Administration des *Mouches* était tenue de repêcher tous les voyageurs qui tombent à l'eau de ses bateaux, elle aurait vraiment trop à faire.

Il paraît que c'est là l'avis de l'Administration supérieure, car on ne dit pas encore que les employés de la *Mouche* n° 11, sur laquelle l'accident est arrivé, aient été arrêtés.



On ne pourra pas dire au moins que la police n'a rien fait pendant la semaine qui vient de s'écouler.

Sans parler de ses brillants exploits dans la salle du Grand-Théâtre, on peut porter à son actif deux suicides ou tentatives de suicide qui honorent vraiment ceux qui les ont provoqués.

Il s'agit de ces deux malheureuses filles qui, traquées par des agents, se sont précipitées l'une dans le Rhône où elle s'est noyée, l'autre d'un deuxième étage dans la rue où elle s'est assommée à moitié.

Parbleu! voilà des agents dignes d'avancement. Au moins, ceux-là vous traitent leurs administrés de la belle façon, et quand on leur tombe sous la patte, on n'a, pour se tirer d'affaire, pas d'autre ressource que le suicide.

Certes, si c'est pour eux que le budget de la police lyonnaise pour l'année 1877 a été augmenté de quelques centaines de mille francs, voilà de l'argent bien placé.



Il existe en France une Société protectrice des animaux qui fonctionne parfaitement bien, et malheur au cocher brutal qui fouette son cheval plus que de raison. Il est traîné en police correctionnelle et condamné sans pitié.

Mais qu'un représentant de la force, qu'un de ces gens qui sont chargés de faire respecter la loi, viole les premières lois de l'humanité, frappe et rudoie au point de les pousser à de terribles accès de désespoir quelques malheureux coupables de nous ne savons quel délit, cela semble chose toute naturelle.

Et puis il n'existe pas de société protectrice des hommes et des femmes, et les membres de la Société protectrice des animaux ont assez à faire avec les bêtes.

PORC-EPIC.



SUR LES PLANCHES

Une Histoire de débuts.

L'ami Marius avait un pressentiment vendredi dernier en franchissant les portes du Grand Théâtre: « Ce diable de Senterre, disait-il, il n'y a que lui pour oser ouvrir un théâtre un vendredi. Et encore c'est fort heureux que le 1^{er} septembre ne tombe pas un 13 cette année, sans cela, bien certainement, il arriverait un malheur. »

Tout en raisonnant ainsi, notre ami Marius gravissait les cent et quelques marches qui mènent du sol lyonnais aux quatrième galeries. Mais à peine était-il arrivé au troisième étage qu'un reflux de spectateurs escortés par des gardiens de la paix, vient le refouler. Sur l'ordre du commissaire, on flanquait à la porte tous les détenteurs de place à quinze sous, parmi lesquels la direction n'avait pas su se former une majorité. « Ah ça, s'écrie Marius, on va me rendre mon argent. » Et passant devant le contrôle, il réclame fièrement ses soixante et quinze centimes. Mais il paraît que dans la boutique de M. Senterre, contrairement au principe adopté

par la maison qui n'est pas au coin du quai, on ne rend pas l'argent. Le contrôleur oppose un refus énergique à ses réclamations; Marius insiste et somme l'autorité, sous la forme d'un brigadier de gardiens de la paix, d'appuyer sa juste réclamation. « Dites donc, lui dit le représentant de la force publique avec toute l'aménité dont il était capable, avez-vous d'abord fini de nous embêter. — Pourtant... — Comment, des observations maintenant! Qu'on me f... cet homme dedans. » Et voilà comment il se fait que l'ami Marius passa sous l'œil vigilant de l'autorité près de deux heures de sa soirée du vendredi 1^{er} septembre.

Libre enfin vers onze heures, mais tout troublé par ces émotions inaccoutumées, il regagna sa chambre et se jeta anéanti sur le meuble où chaque jour on prépare sa litière. Là il fit un rêve affreux.

Cela se passait dans un pays quelconque et à une époque indéterminée. Une foule nombreuse assaillait le guichet d'un théâtre qui, après quatre mois de chômage pour cause de chaleur et de sans-façon directorial, rouvrait ses portes au public.

Singulier pays et non moins singulier théâtre. A chaque billet délivré surgissait un grand gaillard en uniforme, à la ceinture garnie de sabres, de poignards et de revolvers, qui empoignait le détenteur par le collet et l'entraînait dans la salle. A l'intérieur, l'homme en uniforme faisait assise devant lui son compagnon, et après s'être fourré deux poignards entre les dents, lui braquait de chaque côté du visage le canon d'un revolver.

Enfin le spectacle va commencer. La toile se lève. De chaque côté et au fond de la scène est installée une batterie d'artillerie, dont les pièces déployées en forme d'éventail peuvent, au premier mot, mitrailler tous les spectateurs. Les canonnières sont à leur poste et n'attendent que le commandement: Feu!...

Les interprètes entrent en scène; mais à la cinquième note donnée par le ténor, un coup de revolver se fait entendre; il s'agit simplement d'une dame des premières qui, ayant eu l'audace de hausser les épaules, a eu la cervelle brûlée par son gardien.

En ce moment, un monsieur placé dans un coin des premières galeries et que l'on dit être l'exécuteur des hautes œuvres, agite un foulard rouge, et, s'adressant au public: « Messieurs, dit-il, afin d'éviter le renouvellement d'incidents de ce genre, qui, non-seulement troublent la représentation, mais encore salissent les banquettes, je dois vous rappeler que toute marque d'improbation est formellement interdite pendant les débuts. C'est le vœu de la direction, à laquelle l'autorité doit tout son appui. Ceci soit dit pour la première sommation. »

Ce petit speech est accueilli par les « très-bien » des artistes sur scène ainsi que des artilleurs, les seuls représentants de la force très-armée qui aient, sinon les mains, du moins les mâchoires libres. Mais un cri s'élève: « A bas la claquette! » auquel répond aussitôt une trentaine de coups de revolver représentant autant de cervelles sautées. Le commissaire en profite pour reprendre la parole: « Messieurs, dit-il, si je veux bien ménager votre liberté d'appréciation en tolérant toute marque d'approbation, je dois vous prévenir que je réprimerai énergiquement les cris de nature à troubler le spectacle et à obscurcir la sérénité du directeur et des artistes. Pour la deuxième fois, je vous somme de rentrer dans l'ordre. »

A ces mots, les spectateurs commencent à trembler, et l'un d'eux, sous l'influence de violents tiraillements d'entrailles, laisse échapper un soupir aussi sonore que souterrain. La salle entière éclate de rire. « Troisième sommation, » s'écrie le commissaire! « On se moque de l'autorité. Au premier mouvement, je commencerai le feu. » A peine avait-il dit, qu'une mouche vient en bourdonnant se poser sur le nez du fonctionnaire: « Feu! » mugit-il. Et revolvers et canons partent ensemble. Il ne reste vivants dans la salle que les hommes en uniforme, qui, protégés par leurs vêtements imperméables, ont affronté sans danger le choc de l'artillerie.

Dès lors le spectacle continue sans incident, et, après le dernier acte, le commissaire, ayant consulté les hommes en uniforme sur l'admission des artistes présentés, ceux-ci sont admis sans protestation. Cependant, un employé du théâtre, qui, en ce moment même avait l'imprudence de siffler un bock au foyer, tombe la tête fracassée d'un coup de revolver.

Quand notre ami Marius se réveilla, il tomba à genoux et remercia la Providence de l'avoir fait naître dans un pays civilisé où la police se contente de présider aux débuts de la revolver à la ceinture et ne brûle pas encore la cervelle des mécontents.

CHIL-DE-LYNX.

BOITE AUX LETTRES



M., à Lyon. — C'est peut-être bien là un genre dont on aurait tort d'abuser; mais vraiment, il n'y a pas de quoi vouloir scandaliser.

Un ami. — Ça, ce n'est pas encore une image, bien que ça y ressemble à cinquante pas; mais tu verras la prochaine et tu m'en diras des nouvelles.

P. G. — Cette histoire est vieille, et a été rééditée à diverses reprises:

Le Gérant, PRUNIERRE

Lyon, Assoc. typ. — C. Riotor, rue de la Barre, 12.